

Gustave Cohen : Avant-propos aux  
*Œuvres complètes* de Pierre de  
Ronsard, Gallimard, Bibliothèque de  
la Pléiade, 1950.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.

## AVANT-PROPOS

### UNE NOUVELLE ÉDITION DE RONSARD

Une nouvelle édition de Ronsard s'impose-t-elle, étant donné qu'il y en a deux de Paul Laumonier, prince des Ronsardisants, une de Vaganay, le bon bibliophile lyonnais, sans parler des plus anciennes, celle de Blanchemain, périmée, et celle de Marty-Laveaux, remplacée? La réponse est qu'elles sont ou introuvables, étant épuisées, ou volontairement incomplètes, ou encore un peu encombrantes par le nombre des volumes et toujours coûteuses. J. Schiffrin, directeur de la collection de la Pléiade, a pensé que celle-ci devait à son titre de publier une édition complète des Œuvres qui, utilisant la technique moderne, pourrait les mettre pour la première fois en entier sous les yeux du lecteur, en deux tomes. Donc pas d'omission, même de pudibonderie inutile ou nuisible, car, si cette poésie peut être amendée, elle ne doit pas être châtrée.

Le dessein une fois arrêté, d'être aussi complet que possible (en éliminant cependant les pièces d'attribution incertaine qu'on trouve à la fin du tome VI de l'édition Laumonier-Lemerre), il s'agissait de choisir un texte de base. Ici la difficulté est grande, car l'écrivain, soucieux de métier autant que d'art, ou remué parfois par l'évolution de ses amitiés, de ses amours ou de ses opinions religieuses et politiques, a, pour ainsi dire, an par an, sinon jour par jour, remanié ses vers, ici supprimant, ici ajoutant, retranchant une pièce, la remplaçant par une autre, et surtout limant, repolissant, rajeunissant, comme ces portraits de famille dans la Rome antique, dont chaque génération changeait les vêtements. On songe encore au bon graveur qui sans cesse reprend la planche de cuivre, creusant un trait ou atténuant une ombre, car il s'agit d'un vrai artiste; or il n'y a pas d'art vrai sans une technique sûre, progressive, sans cesse révisée et surveillée.

*Cette perpétuelle revision ne va pas sans inconvénients. Il arrive que la version nouvelle ne se comprenne pas aussi facilement que la primitive, et l'on regrette bien souvent quelques strophes rayées ou quelque heureux développement supprimé. Il s'en faut consoler en reproduisant les variantes, en attendant la grande thèse qu'un de nos futurs docteurs ès-lettres en Sorbonne écrira sur les variantes de Ronsard et l'évolution de son style à travers ces variantes. C'est proprement un scandale que la négligence de nos jeunes agrégés de lettres et même de grammaire à l'égard de la matière de langage, — questa è una bella materia, disait d'Annunzio — triturée avec amour par un styliste en mal de perfection et d'éternité et en perpétuelle recherche et gésine. Or, dans le cas de Pierre de Ronsard, faut-il se mettre plus près du foyer pour en recueillir les étincelles au moment où elles jaillissent de l'ardente inspiration, ou faut-il au contraire recueillir la lave après qu'il l'a définitivement sculptée à froid ?*

*Paul Laumonier, lui-même, n'a pas su résoudre ce problème et, dans l'embarras où il se trouvait par excès de richesse, a procuré deux éditions, l'une qui partait du texte primitif ou princeps, le premier imprimé par l'auteur (à défaut du manuscrit qui, chose étrange, ne nous est jamais parvenu), l'autre établie sur le texte d'aboutissement, le dernier imprimé par l'auteur, et encore révisé par lui. C'est à cette dernière solution que nous nous sommes ralliés, après mûres réflexions et longues hésitations, d'autant plus naturelles que dans mon Ronsard, sa Vie et son Œuvre, professé d'abord en Sorbonne devant ma promotion Ronsard de l'agrégation de 1922, et publié ensuite en leçons dans la Revue des Cours et Conférences, puis en volume chez Boivin (première édition, 1924, nouvelle édition, la septième, 1932, in-12), je m'étais appliqué au contraire à reproduire toutes les citations d'après les éditions princeps, consultées à la Réserve de la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque de l' Arsenal ou à l'Institut. Mais là il s'agissait de tracer une évolution et de montrer d'abord le Pindare et l'Horace français des Odes de 1550, le Pétrarque français des Amours à Cassandre de 1552, le chantre tout français de la Continuation et Nouvelle Continuation des Amours à Marie de 1555-1556, le poète philosophe des Hymnes de même date, le satirique des Discours de 1562, le bucolique des Eglogues de 1563, l'aède épique de la Franciade de 1572, l'amoureux impénitent des Sonnets à Hélène de 1578.*

*Ici, ce qu'il s'agit de présenter, ce n'est pas, pour chaque période, un point de départ, mais, pour la fin de la vie un point d'arrivée, le poète préparant une dernière fois, et après une ultime révision anxieuse, sa mercerie d'éternité, et en chargeant « sa douce navire immortelle » pour le suprême voyage vers les ombres myrteux des Champs Élyséens.*

## LA PREMIÈRE ÉDITION COLLECTIVE : 1560

*Le premier essai de clarification et de classement, Ronsard l'avait tenté après quinze années d'activité poétique et en vue d'une première édition collective, celle de 1560<sup>1</sup>, qui devait être comme une mise sous toit, permettant de juger l'édifice achevé. Dès lors l'économie de l'œuvre existe, telle que le poète l'envisage, avec les grandes divisions que l'on retrouvera ici.*

*Au premier tome (l'édition de 1560 en compte cinq en tout), figurent les Amours, divisées en deux livres, dont le premier substantiellement reproduit les Amours quintessenciées et pétrarquaisantes de 1552 à Cassandre, le second les Amours plus simples de la Continuation des Amours et Nouvelle Continuation de 1555-1556. Il est évident que Pierre de Ronsard, jeune encore (il a trente-six ans) et que le frontispice nous représente à chaque volume sous la figure fine d'un Apollon lauré, a désiré mettre son œuvre entier sous le signe de l'amour, dont il reste le fidèle servant :*

Mais quand je veux d'amour ou escrire ou parler,  
Ma langue se desnoue et lors je sens couler  
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche,

*écrivra-t-il à son ami Du Bellay en l'Ode XXVI<sup>2</sup>.*

1. Bibliothèque Nationale, Réserve, p. Ye 217, *Œuvres de P. de Ronsard, gentilhomme Vandômois* (Paris, Gabriel Buon, au Clos-Bruneau). Tome I, contenant ses Amours divisées en deux parties : la première commentée par M. A. de Muret, la seconde par R. Belleau. Que le lecteur veuille bien prendre garde aux cotes, souvent différentes de celles que donne Paul Laumonier en son indispensable *Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard* (2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1911, in-8<sup>o</sup>), à compléter par son article de la *Revue du seizième Siècle* (1920, pp. 160-167).

2. T. I, p. 465 de la présente édition.

Mais en même temps il entend se donner comme le classique de l'amour, dont le texte savant et difficile, trop difficile surtout pour l'humble Marie, a besoin d'un commentaire continu, fourni pour le premier livre par un humaniste, Muret, celui qui, régent au collège de Boncourt, forma nos premiers jeunes tragiques, Jodelle et La Péruse, de la Taille et Garnier, pour le second livre, dû à un cadet, dernier venu de la Pléiade, Remy Belleau.

Autour du portrait plus ou moins fidèle de Ronsard, se lit la devise grecque  $\omega\varsigma \text{ } \epsilon\iota\sigma\text{ } \epsilon\mu\acute{\alpha}\nu\eta\nu$ ,  $\omega\varsigma \text{ } \epsilon\mu\acute{\alpha}\nu\eta\nu$ , car c'est pour l'amour du grec ou du latin qu'alors on vous embrasse : « Je la vis, i'en fus fou ». Mais il manque en face le portrait plus ou moins fidèle aussi de Cassandre, dont M. de Pré avait peut-être demandé la suppression, à cause des tétins découverts, à moins qu'après huit ans le poète ne l'ait plus trouvé assez ressemblant, et d'ailleurs le premier livre se termine par une pièce assez désagréable à son égard. Mais en revanche se sont ajoutées les pièces de la seconde édition des Amours, celle de 1553. Toutes nouvelles, par contre, sont les pièces à Sinope, d'ailleurs de peu d'intérêt et peut-être faites sur commande. Ce qui manque au Livre Second, qui englobe et fond la Continuation et Nouvelle Continuation des Amours (L. D., t. VII), ce sont les pièces de la Mort de Marie, qui n'apparaîtront que dans l'édition de 1578 et dont l'attribution à Marie Dupin (de Bourgueil) a été récemment contestée.

A l'édition de 1578 appartiennent aussi les Sonnets à Hélène : Ronsard n'a pas encore connu ni *Astrée*, ni *Genèvre*, ni *Hélène*. Il a trente-six ans et bien qu'il ait le chef déjà grison, il peut aimer encore. Le Livre Second des Amours se clôt sur l'Élégie à son Livre, où il est écrit : « Je veux user d'une muse plus douce. »

C'est la raison pour laquelle est supprimée la bruyante préface pindarique qui avait fait le triomphe de Pierre de Ronsard auprès de la savante jeunesse de la Montagne Sainte-Geneviève, du collège de Boncourt, qui était à l'emplacement de l'Ecole Polytechnique, au collège de Coqueret, qui était derrière Sainte-Barbe et Louis-le-Grand, dans la rue Chartière. Cependant Ronsard n'a point renié entièrement cette partie de son œuvre qui a fait sa première fortune — morale, s'entend — bien qu'il lui ait donné, en dépit de l'ordre chronologique et historique, la seconde place seulement au tome II de ses Œuvres. Rassemblées au tome II de l'édition de 1560, les Odes restent divisées en cinq livres. On sait en effet qu'aux

Quatre premiers livres des Odes de 1550, le poète en avait ajouté un Cinquiesme, qu'il accola en 1552 à la première édition des Amours (L. D., t. III).

Il en détachera l'Ode au Roi Henri II pour la faire passer, avec d'autres pièces destinées à la famille royale, en tête du Livre I, où elles rejoignent les Odes pindariques. Il en est une pour Catherine de Médicis qui, dans sa finesse italienne, a bien dû sourire du début :

Je suis troublé de fureur,  
Le poil me dresse d'horreur.

Le poète tentait, par ces mots, de traduire le délire delphique et pythique d'une inspiration qu'elle était peu propre à exciter. Cette ode reste suivie de celle à Marguerite de Savoie, sœur du Roi, la deuxième des Marguerite de France que connaît le XVI<sup>e</sup> siècle, la première étant la grande Marguerite de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, la troisième étant la Reine Margot, digne épouse du Vert-Galant. On y montre la future duchesse de Savoie (elle ne le sera qu'en 1559, après son mariage avec Philibert) engageant, nouvelle Notre-Dame, le combat avec le vilain monstre Ignorance, c'est-à-dire le Moyen Age, ou plutôt la poésie antérieure à celle des jeunes de la Brigade, et incarnée dans le respectable poète de cour Mellin de Saint-Gelays, introducteur en France du sonnet italien. Les épinicies ou odes de victoire, où Marot avait précédé son ingrat successeur, subsistent, qu'elles s'adressent à François de Bourbon, comte d'Enghien, pour sa victoire de 1544 à Cérisoles, ou à Guy de Chabot, seigneur de Jarnac, pour son duel de Saint-Germain-en-Laye de 1547, qui nous a laissé le « coup de Jarnac », tandis que l'Ode VII (folio 18, verso) au Sr. de Carnavalet, représente la formule vraiment pindarique de l'ode olympique adressée au chef du manège royal, maître d'équitation, jadis, du page Pierre.

Mais surtout s'étale ici, détachée du Cinquiesme des Odes (1552), dans l'ample majesté de ses vingt-quatre triades (strophe, antistrophe, épode), la fameuse Ode à Michel de l'Hospital, qui n'est encore que le chancelier de Marguerite, sœur du Roi, mais qui a protégé le jeune poète contre les railleries des losengiers ou courtisans et l'a réconcilié — volens nolens — avec Mellin de Saint-Gelays :

Errant par les champs de la Grâce  
 Qui peint mes vers de ses couleurs,  
 Sur les bords Dirceans j'amasse  
 Le trésor des plus riches fleurs.

*Il est difficile de se dérober au charme de ce début, qui heureusement a frappé le grand musicien Goudimel, dont l'admirable polyphonie s'est exercée sur la première triade, et le poète, toujours soucieux du musicien ou de tout ce qui peut « se mesurer à la lyre », en a respecté l'ordre et l'enchaînement de rimes, de telle sorte que l'orchestration vocale composée pour la première triade se transpose sans difficulté aux autres. Je sais bien qu'il y a dans cette ode encore beaucoup de tintamarre et de brouillamini et que je n'ai pas été le premier à en railler les laborieuses fictions mythologiques, étrangement mêlées aux droits corsages, aux chausses à crevés et aux tuniques à fraises godronnées des personnages modernes et chrétiens qui y sont invoqués. Il est bien vrai encore que je n'ai pu la comprendre et l'expliquer qu'en couvrant les marges de mon exemplaire des textes grecs d'Hésiode et d'Homère que Ronsard a imités ; mais il n'en reste pas moins que Ronsard y a fait preuve d'une magnifique puissance d'imagination et d'invention verbale et qu'il en faut admirer le métier, plus essentiel à l'artiste conscient que l'inspiration.*

*Toutefois, le lecteur non érudit et non technicien d'aujourd'hui préférera toujours les petites odes d'inspiration horatienne : « Ma petite nymphe Macée » ou le « Mignonne, allons voir si la Rose » que se disputèrent pour l'harmoniser Costeley (1570) et Jehan Chardavoine (1576). L'Ode à Phébus Apollon, qui débute par cette invocation (folio 53 verso) :*

O pere, o Phebus Cynthien,  
 O saint Apollon Pythien,  
 Seigneur de Dele la divine,  
 Cyrean, Patarean,  
 Par qui le Trepie Thimbrean  
 Dessous la Custode divine, ...

*était bonne tout au plus à amuser les potaches de Coqueret qui y retrouvaient, mis au pillage, leurs cahiers de Mythologie. Mais nous préférons toujours cette invocation : A la Fontaine Bellerie :*

Argentine fontaine vive  
 De qui le beau cristal courant,  
 D'une fuite lente et tardive,  
 Ressuscite le pré mourant

où les eaux du Fons Bandusiæ d'Horace et celles de la Fontaine Bellerie, que les habitants de Couture, lieu natal de Ronsard, appellent assez singulièrement la fontaine de la Belle Iris, mêlent leurs gouttelettes scintillantes.

Privé de son plus bel ornement, l'Ode à Michel de l'Hospital, le Cinquiesme Livre garde l'Ode au Roy sur ses ordonnances de 1550 (« Et quelles louenges esgales »), celle à Madame Marguerite sa sœur (« Vierge, dont la vertu... »), l'Hymne triumpal qui lui est consacré (« Qui renforcera ma vois »), l'Ode Pastorale à la même (« Bienheureuse et chaste cendre »), la Contr'estrene au Seigneur Robert de la Haye (« Ceus qui semoient outre leur dos »), et l'Ode au pseudo-comte d'Alsinois, plaisant anagramme du poète musicien Nicolas Denisot du Mans. Beaucoup d'autres s'y ajoutent, plus fines, plus gracieuses, comme le « Tay toy, babillarde arondelle » (f<sup>o</sup> 248 v<sup>o</sup>), le « Quand au temple nous serons », etc., qui viennent des Meslanges ou du Bocage de 1554.

Ce sont ces deux recueils qui ont fourni l'apport le plus important au tome III de l'édition de 1560 réservé aux Poèmes. Chose curieuse, ce mot qui nous est si familier n'avait presque pas encore servi après cinq siècles de production poétique française ininterrompue. Le vague halo dont il s'entoure permet à Ronsard, revoyant ses œuvres et les collationnant comme il savait le faire, veillant tard à la chandelle, les pièces d'inspiration les plus diverses : Églogues, alors encore nouvelles et dont vient de parler Alice Hulubei, en sa belle thèse de doctorat ès-lettres en Sorbonne sur l'Églogue en France au XVI<sup>e</sup> s. (Paris, Droz, 1938) : en particulier, au folio 12 verso, l'Églogue du Thier. Dans les interlocuteurs, les pasteurs Bellot, Perrot, Bellin, l'on n'a pas de peine à reconnaître, à peine déguisés, le bon compagnon des premières années de la révolution poétique de 1550, Joachim du Bellay, qui devait mourir trop jeune, en 1560, Pierre de Ronsard et Reny Belleau. Les Élégies, qu'il fallait encore introduire aussi à l'imitation des Anciens, sont là pour parfaire le programme que s'était assigné la Brigade, les unes tristes, les autres doucement plaisantes, et il s'y ajoute des Prosopopées, des Épitaphes, des Épîtres comme



celle à Ambroise de la Porte, venue du Bocage de 1554, laquelle nous montre Pierre de Ronsard mêlé à la vie champêtre. Dans les Isles Fortunées on assiste à la constitution de la Pléiade et la Lettre à Remy Belleau, adressée dans le Bocage de 1554 à Pierre de Paschal, est comme une autobiographie du poète. Au début du Second Livre des Poèmes, Le folastrissime Voyage d'Hercueil, dédié à Pierre l'Escot, architecte du Louvre, évoque aussi des souvenirs de jeunesse avec la vie joyeuse des étudiants du collège de Coqueret et leurs chers souvenirs d'excursion à Arcueil sous le bon maître Jean Dorat. Le Troisième rassemble les exhortations à la Guerre et la palinodie à la Paix, publiées à part en 1559, des Épîtres, de Nouvelles Épitaques, des pièces d'inspiration anacréontique comme La Grenouille, le Freslon et L'Amour Oyseau, et des traductions de quelques épigrammes grecques qui datent du moment où, en 1553, Ronsard traduisait, avant Belleau, celles qu'allait publier Henri Estienne.

Le Quatrième Livre semble d'inspiration plus élevée, s'ouvrant par un chant pastoral sur les Noces de Mgr Charles, duc de Lorraine, et Madame Claude, Fille du Roy, qui est donc un épithalame ; vient ensuite la Harangue que fit Mgr le Duc de Guise aux Soudars de Metz, par laquelle il fait sa cour au Cardinal de Lorraine, frère de celui-ci et alors tout-puissant. Le Cinquième Livre, malgré la dédicace à Loys des Masures, Tournaisien, qui n'est pas encore nettement suspect de protestantisme, accentue le personnage de Ronsard, poète officiel, s'adressant aux rois Henri II et François II, à la Reine de France, à celle d'Écosse, Marie Stuart, à Madame Marguerite, duchesse de Savoie, aux cardinaux de Lorraine et de Châtillon, entre lesquels il hésite, faisant aussi sonner ses rimes à la porte de la Duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers, laquelle lui demeure obstinément fermée. Pas un secrétaire d'État, pas un trésorier-général un peu en vue qui ne reçoive sa petite épître, que ce soit Thier ou Bourdin, Forget ou d'Avanson, sans que toutefois les poètes ses mignons et ceux des Muses, Charles d'Espinau et Étienne Jodelle, Olivier de Magny et Pontus de Thiard soient oubliés.

Le tome IV a bien plus d'unité. Aux Propylées nichent les Amours ; dans la cella du temple siège la Philosophie. Elle s'exprime dans les Hymnes dont Pierre de Ronsard, éditeur de ses propres œuvres, n'a eu qu'à transporter ici le premier et le second livre, publiés en 1555 et 1556, parallèlement (je

donne à ce mot la portée que lui confère Verlaine) à la Continuation et Nouvelle Continuation des Amours.

*De hautes pensées, magnifiées dans de majestueux alexandrins :*

Je vous salue, enfants de l'éternelle Nuit,

*dit-il aux étoiles ;*

Tu es premier chaînon de la chaîne qui pend,

*lance-t-il au Dieu éternel, créateur de toutes choses. Rien que les titres, à les nommer, montrent qu'un poète philosophe nous est né, qui ouvre la voie à Hugo, et proclament que la poésie connaît désormais les plus hautes spéculations : De l'Éternité, et De la Mort.*

#### LA DEUXIÈME ÉDITION COLLECTIVE : 1567

*Cependant ce n'est pas dans cette voie royale que le poète allait prendre son vol. Le déchirement de la nation entre des factions religieuses et des ambitions hostiles — les Châtillon s'opposant aux Guise, comme au XV<sup>e</sup> les Orléans aux Armagnac —, l'assassinat et le poison, sans parler de l'injure et de la calomnie, remplaçant l'argument et le colloque, un gouvernement incertain au pouvoir, partagé entre une Reine trop astucieuse et un Roi trop enfant, allaient entraîner le poète au milieu de la mêlée des partis, dans le sens de la tradition contre les nouvelletés. Poète de cour et poète lauréat — laureatus plutôt que aureatus —, il a la tentation de la puissance à laquelle n'échappent guère ni le chef d'armée auquel obéissent ses hommes, ni le grand poète auquel sont dociles les rimes, les rythmes et les pensées. Il rêva d'être un ποιμήν λαῶν, un conducteur de peuple, le régent du roi, celui qui, par la trompette de Tyrtée, ramènerait au bercail les amis égarés du camp réformé, comme Loys des Masures, Théodore de Bèze ou Garnier. Vain effort, car sa voix est trop faible pour dominer celle du canon et de l'arquebusade, bien qu'il l'enfle jusqu'à l'injure et la menace. Les circonstances auxquelles il fut mêlé nous ont dotés d'un grand poète satirique, comme, dans la vie de Hugo, l'Empire fait succéder les Châtiments aux Contemplations, les premières s'entend. C'est dans une période d'accal-*

*mie relative, qu'en 1567, Ronsard, réfugié en son minuscule prieuré de Croixval, parmi les bois et les vallons de sa chère forêt de Gâtine, loin de l'agitation des amours et du bruit de la Cour, mais près de sa terre mère, natale et nourricière, reprend une fois de plus les quatre tomes des Œuvres complètes et les recueils qui les ont précédés, pour confier à Gabriel Buon une nouvelle édition avec privilège du roi. Celle-ci est vraiment royale d'aspect : beau papier, larges marges, grande italique, format in-4°. La Bibliothèque de l' Arsenal en possède un magnifique exemplaire en sa Réserve, 4° BL 2876<sup>1</sup>. Sous le portrait, qui n'a point changé, se lit la menteuse épigraphe :*

Tel fut Ronsard, auteur de cet ouvrage,  
 Tel fut son œil, sa bouche et son visage,  
 Portrait au vif de deux crayons divers :  
 Icy le corps et l'esprit en ses vers.

*Malheureusement la correction du texte, « l'auteur ayant été absent », comme disent les errata, ne répond point à l'aspect extérieur : pièces sautées par omission fortuite ou par la volonté de l'auteur, sans que la numérotation des suivantes en soit changée et sans avertissement, erreurs de l'édition de 1560 servilement reproduites<sup>2</sup>, rien ne manque à ce qui fait le malheur des auteurs en mal d'impression et dont Ronsard, soucieux de perfection formelle, a dû certainement souffrir.*

*Au surplus, la disposition des parties composant les Œuvres (le mot « complètes » est encore soigneusement évité afin de réserver l'avenir) demeure la même : le tome I réservé aux Amours (trois pièces nouvelles seulement), le tome II aux Odes toujours réparties en cinq livres, de même que les Poèmes composant le tome III. Ici cependant, une heureuse modification apparaît : les Épitaphes sont désormais groupées dans le quatrième livre et les Sonnets à diverses personnes dans le cinquième (sept pièces nouvelles seulement). Les pièces du Recueil des Nouvelles Poésies de 1563 sont réparties entre les Poèmes et les Élégies qui forment le tome V. Au f° 175 v°, l'Abbégé de l'Art poétique en prose, qui avait*

1. A rectifier dans le Tableau de Laumonier.

2. L'odelette XVI précédant, par exemple, au f° 107 v°, l'ode XLV ; des coquilles graves, comme la *Déploration pour la Défloration de Léda*, au f° 145 r°.

déjà paru à part en 1565, se voit désormais incorporé aux Œuvres. Les tomes IV et V sont réservés respectivement aux Hymnes et aux Élégies, auxquelles sont jointes les Masca-  
rades, pénible amusement de Cour où, par ordre, le poète compose des cartels ou des pasquins pour le carnaval de Fontainebleau.

Mais la grande nouveauté de cette édition de 1567 est dans le tome VI qui rassemble toutes ces véhémentes apostrophes aux factions hostiles et ces satires contre ceux que Pierre de Ronsard prend pour les ennemis du trône et de l'autel : le Discours des Misères de ce temps, la Remonstrance au Peuple de France (l'un et l'autre de 1562), la Response à quelques Ministres (1563), l'Epistre en prose, adressée à ses adversaires, et une Paraphrase du Te Deum, le tout écrit, comme il le dit lui-même :

D'une plume de fer sur un papier d'acier,

*et qui font de lui un de nos plus grands poètes satiriques, la satire y ayant embouché la trompette de l'épopée.*

*Pour la première fois aussi, la patrie (le mot est encore aussi nouveau que la chose) est l'inspiratrice du chancre qu'elle a enfanté :*

Madame, je serois ou du plomb ou du bois,  
Si moy que la Nature a fait naistre François,  
Aux siecles advenir je ne contoïis la peine  
Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.  
Je veux maugré les ans au monde publier,  
D'une plume de fer sur un papier d'acier,  
Que ses propres enfans l'ont prise et devestue  
Et jusques à la mort vilainement batue

*dit-il à la reine Catherine de Médicis, et, à Théodore de Bèze :*

La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes  
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes...  
De Beze, ce n'est pas une terre Gottique  
Ny une région Tartare ny Scythique,  
C'est celle où tu nasquis, qui douce te receut,  
Alors qu'à Vezelay ta mère te conceut,  
Celle qui t'a nourry, et qui t'a faitc apprendre  
La science et les arts, dés ta jeunesse tendre.

*Et il lui conseille :*

Ne presche plus en France une Evangile armée,  
Un Christ empistollé, tout noiricy de fumée.  
Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde.

*Que n'a-t-il lui-même écouté le conseil de son cœur et pourquoi ne s'est-il pas borné à prêcher l'Évangile de douceur et de paix et à pratiquer le pardon des injures, ou encore à répliquer à celles-ci, comme il l'a fait une fois, répondant aux prédicants, en dépeignant sa vie et en mettant à nu son cœur :*

Car si l'après-disnée est plaisante et sereine,  
Je m'en vais promener, tantost parmy la plaine,  
Tantost en un village et tantost en un boys,  
Et tantost par les lieux solitaires et coys,  
J'ayme fort les jardins qui sentent le sauvage...

#### L'ÉDITION DE 1571

*L'Édition de 1571 (Bibliothèque Nationale, Ye 1885 à 1887 bis), parue toujours chez Gabriel Buon au Clos-Bruneau, à l'Enseigne Saint-Claude<sup>1</sup>, revient au format plus modeste et plus portatif, au petit in-16 de la première édition collective. L'in-4<sup>o</sup> était un bel ornement pour les bibliothèques des grands, dont ceux-ci ouvrent rarement les grillages dorés, mais l'in-16 convenait bien mieux à la bougette ou mallette de l'étudiant, du poète ou du « robin » lettré. Les Poèmes du tome III sont augmentés de six nouvelles pièces. Autre changement extérieur utile : la pagination substituée au foliotage. Changement de fond : intégration de la plupart des pièces contenues dans le Sixième et le Septième Livre des Poèmes, parus en août 1569. A part cela, tome pour tome, la répartition est la même.*

---

1. Cf. *Tableau*, p. 47, n. 1. Le tome I manque à la Nationale, mais se trouve à la Bibliothèque de Lyon.

## L'ÉDITION DE 1572-1573

*Qu'à un an de distance, Gabriel Buon ait été forcé de donner une nouvelle édition des Œuvres de son poète, c'est la preuve que la précédente avait été épuisée et vendue en un an, indice incontestable, semble-t-il, d'une réputation croissante. Peut-être pas à la Cour et dans les milieux courtisans, qui commencent à se substituer aux milieux humanistes des savants pour créer les réputations et déclencher les vogues. A la Cour et dans les cercles qui s'y rattachent, chez les Villeroy, par exemple, l'étoile de Ronsard vieillissant pâlit comme le crédit de ce barbon grisonnant auprès des femmes qu'il ne cesse point de courtiser. A l'horizon du Parnasse monte la jeune étoile de Philippe Desportes, le rival qui bientôt le supplantera auprès de Henri III, de ses maîtresses et de ses mignons. Ronsard n'est plus de taille à se défendre et encore moins à attaquer, mais c'est la province, toujours en retard sur Paris, et l'étranger, qui vraisemblablement achètent ses Œuvres, et aussi les jeunes poètes, comme un Agrippa d'Aubigné, tout fier de courtiser en son Printemps la fille de Cassandre, dans les mêmes modes où Ronsard avait chanté la mère.*

Un encadrement de lignes rouges, faiblement tracé, orne les pages de cette édition in-16 dont l'exemplaire, à la Bibliothèque Nationale (Réserve, p. Ye 351-355), a une splendide reliure en plein parchemin à filets et fleurons d'or. A n'en juger que par une comparaison superficielle, on croirait à une simple réimpression dont on aurait changé simplement la date, autrement dit un nouveau tirage ; et en effet, le nombre de lignes à la page et de caractères à la ligne sont les mêmes, mais le contenu des pages ne correspond pas toujours, le groupe st n'a pas de ligature, et à d'autres menus signes on reconnaît que le texte a été entièrement recomposé. De plus, au tome IV, la pagination des Élégies se poursuit pour les Mascarades (pp. 429-516). Au tome VI, relié avec le précédent, sont, par erreur du relieur, ajoutées après le Privilège, les pages 78 et 79, l'ode « Mon petit bouquet... » et les odelettes « Cependant... », « Boivon... ». Ensuite viennent avec une pagination nouvelle : « Les Quatre Premiers Livres de la Franciade, revue et corrigée de nouveau », laquelle est la seule vraie innovation de l'édition de 1573, où se trouve désormais intégrée la fameuse épopée parue l'année précédente et annoncée ici par un bref avis Au Lecteur, en prose. Ainsi sera

consacrée la place que Ronsard entend conquérir comme poète épique, àède de la race des Valois, complétant en lui cette trinité classique : Pindare, Horace et Virgile français.

### L'ÉDITION DE 1578

Il était moins et plus que tout cela, et l'édition collective de 1578, la cinquième, allait le prouver aux détracteurs les plus malveillants et les plus aveugles ; il était notre Ronsard français, non le continuateur des Anciens « abboyant aux verves des trespasés » mais, prenant sa place dans la belle lignée de nos poètes lyriques qui commence avec Colin Muset, passe par Rutebeuf, Machaut, Charles d'Orléans, Villon et Marot et se continue jusqu'à Verhaeren et Paul Valéry.

Dans l'ordre sentimental, il avait rencontré ce qu'il a appelé lui-même la « dernière aventure », Hélène de Surgères, qui a remplacé dans son cœur vieilli mais toujours ardent à l'amour, l'humble et douce Marie. Celle-là était orgueilleuse, fille d'honneur de la reine, appartenant à l'escadron volant que Catherine lançait à l'assaut des places masculines qu'il fallait faire tomber. Malgré sa froideur à l'égard du poète grisonnant, on n'est pas obligé de croire à sa vertu, et déjà elle s'était laissé courtiser par un capitaine, Jacques de la Rivière. Les Sonets pour Hélène et les pièces Sur la Mort de Marie constituent les deux joyaux qui viennent compléter la nouvelle édition collective, procurée en sept tomes in-16 par le fidèle Gabriel Buon. Il est des critiques, comme feu H. Vaganay, qui la tiennent pour la meilleure, car les beaux enrichissements qu'elle apporte à l'œuvre compensent d'impitoyables suppressions qui portent sur cent dix pièces de longueurs diverses, coupes sombres pareilles à celles des Bûcherons de la Forêt de Gastine.

Les poèmes sur La Mort de Marie, où je ne me résigne pas, comme R. Sorg, M. Raymond et J. Lavaud, à voir des poèmes de commande destinés à Marie de Clèves et la pleurant au nom de son royal amant, figurent au tome premier, à la suite des Amours de Marie, aux pages 435 à 459.

Que les Amours d'Eurymedon et de Callirée qui y font suite, appartiennent au contraire à ce genre tout artificiel et aient été composés pour Charles IX, cela n'est pas douteux, tandis qu'on hésite de nouveau pour les Sonets et Madrigals pour Astrée, adressés — G. Charlier l'a montré — à

*Françoise Babou de la Bourdaisière* (pp. 490-499). Ils sont immédiatement suivis des *Sonets pour Hélène* (pp. 503-573), divisés en deux livres et parmi lesquels figure le fameux « *Quand vous serez bien vieille...* », dernière expression de son épicurisme impénitent et de son exhortation à l'amante à profiter de sa jeunesse et à cueillir l'heure trop brève.

Les Amours diverses, qui viennent ensuite, ne contiennent pas moins de cinquante pièces nouvelles attestant que l'inspiration n'est pas tarie et que le vieil arbre jette toujours de beaux surgeons. Plusieurs de ces sonnets passeront plus tard à Hélène, mais les inconstants écrivains, toujours plus vraiment poètes que vraiment amoureux, sont coutumiers de ces changements de destination. — témoin Lamartine, vis-à-vis de *Graziella* et *Elwire*. Les Sonets dédiés à divers contiennent aussi dix-sept pièces nouvelles.

Les Odes qui continuent à former le tome deuxième, ne présentent par contre qu'une seule pièce inédite (p. 432) : « *Nicolas, faisons bonne chère* », et les Poèmes du tome troisième, trois. Ils ne sont plus groupés qu'en deux livres, suivis des Épitaphes divers commençant page 389 et finissant page 484.

Au tome IV sont colloquées les *Elegies*, *Eclogues* et *Mascarades*, avec trois pièces nouvelles ; au tome V, les *Hynnes* qui en renferment deux ; au tome VI, les *Discours des Misères de ce Temps*, *Institution*, *Remontrance*, *Responses*, etc. *L'Hydre desfait*, publié en 1569, entre pour la première fois dans les *Œuvres complètes* (p. 129). Les Quatre premiers Livres de la *Franciade* (t. VII), dont la version a été « *revenue et corrigée de nouveau* », sont pour la première fois encadrés par les quatrains bien connus : « *Les François qui ces vers liront* » et « *Si le Roy Charles eust vescu* ».

#### L'ÉDITION DE 1584

Le succès semble avoir été moins grand qu'en 1571, puisqu'une réimpression immédiate ne s'imposa point ; mais cependant six ans ne s'étaient pas écoulés que déjà Ronsard, alors malade, avait dû, à l'instigation de son éditeur, se remettre à la besogne pour établir une édition qui serait comme un couronnement et aurait pour la première fois le format majestueux de l'in-folio.

Ainsi les éditions de 1560, 1571, 1572 et 1578 sont de



*petits in-16 portatifs, celle de 1567 un in-4°, celle de 1584 un in-folio. On dirait d'une chaîne de montagnes à deux sommets culminants et, dans l'ensemble, représentant une progression vers la grandeur. Toutefois pour nous, qui savons la fin prochaine du poète (et peut-être la sentait-il déjà), cette grandeur apparaît plutôt celle d'un monument, comme on disait alors, d'un tombeau, comme nous disons aujourd'hui, où l'œuvre devait rester pendant longtemps ensevelie.*

*Cette édition qui, pour condenser les Œuvres en un majestueux volume<sup>1</sup>, les imprime sur deux colonnes (sauf le premier et une partie du second livre des Amours, pp. 1-171), n'apporte que peu de nouveau relativement à l'édition de 1578. Les Amours de Cassandre et les Amours de Marie forment chacune un livre, y occupant les pages 1-187. Ensuite viennent les Vers d'Eurymedon et de Callirée (pp. 188-194), les Sonets et Madrigals pour Astrée (pp. 194-197), le Printemps à la sœur d'Astrée (pp. 197-198), les fameux Sonets pour Hélène en deux livres (pp. 199-232), qu'elle-même y put relire avec un sentiment de vanité agréablement chatouillée, des Amours diverses (pp. 233-242). Ainsi une dernière fois se trouvaient groupées toutes ses Amours, celles tantôt quintessenciées, tantôt follement sensuelles à Cassandre, celles plus simples pour Marie ; en sont écartées les artificielles amours d'Astrée, de Sinope, d'Isabeau, celles banales de Genève ; mais la dernière inspiratrice en date, celle qui se revêt de la robe feuille-morte des amours d'automne, Hélène, était comme le génie funèbre de ce tombeau. Les Gayetez et Epigrammes (pp. 256-264) et la Charité à Marguerite de France (pp. 265-269) terminent cette première partie d'une façon inégalement heureuse. La deuxième partie (pp. 270-400) reste vouée aux Odes, mais la Franciade, en quatre livres cette fois, occupe le tome troisième (pp. 401-465), mettant en relief le maître toujours regretté du poète, Charles IX, son roi à lui, dont il avait nourri les jeunes ans, et avec qui il avait échangé des vers. La quatrième partie s'ouvre par une section entièrement nouvelle, le Bocage Royal, en deux livres (pp. 469-532), qu'il ne faut confondre*

1. Les Œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandômois, revues, corrigées et augmentées par l'auteur (à Paris, Gabriel Buon, 1584, in-folio), Bibliothèque Nationale, Ye 190, cote différente de celle qui figure au *Tableau chronologique* et n'est pas exacte.

ni avec le Bocage de 1554, ni avec celui de 1550, et qui renferme la fameuse pièce « Contre les Buscherons de la forest de Gastine ». Cette partie se continue par les Eclogues (pp. 532-572), les Mascarades (pp. 574-592) et les Elegies (pp. 593-653).

Aux Hymnes est réservée la cinquième partie (pp. 654-746), aux Poèmes divisés en deux livres (pp. 745-836) et aux Epitaphes (pp. 837-870), la sixième. Les Discours des Miseres de ce Temps et leur séquelle déjà rencontrée (pp. 871-919) achèvent ce magnifique volume.

Seize pièces nouvelles, dans la quatrième partie, huit dans la sixième (Poèmes), mais que de suppressions, où l'on respecte le scrupule de l'artiste et ses « refus » comme dit Paul Valéry, tout en les regrettant vivement. J'en ai fait la statistique. Aux 110 pièces supprimées en 1578, s'ajoutent les 65 que supprime celle-ci et qui vont du quatrain ou du sonnet au poème de plusieurs centaines de vers. Parmi ces sacrifiés figurent des merveilles comme le « Baiser fils de deux lèvres closes » ou la « Source d'argent toute pleine », la Grenouille, la Fourmy, conservés depuis le Bocage de 1554, l'Hymne des Astres (« C'est trop longtemps, Mellin, demeuré sur la terre ») conservé depuis la publication de 1555, l'admirable Dialogue des Muses et de Ronsard (« Pour avoir trop aimé votre bande inégale »), qui appartenait à la Nouvelle Continuation des Amours de 1556, le magnifique Adieu à Cassandre de 1569 : « L'absence ny l'oubly, ny la course du jour... ».

Si, a dit Flaubert, la littérature est l'art des sacrifices, nous sommes moins prompts que le « producteur » à nous y résigner, et une édition qui ne les recueillerait pas nous appa-  
raîtrait toujours comme incomplète.

## LES ÉDITIONS POSTHUMES

Pourtant ces suppressions étaient bien dans l'esprit et selon la volonté de Ronsard, puisque ses confidents et exécuteurs testamentaires, Claude Binet, le biographe et poète, et Jean Galland, l'ami, principal du Collège de Boncourt, en firent d'autres encore pour l'édition qu'ils donnèrent en 1587<sup>1</sup> et

1. Achevée d'imprimer le 24 décembre 1586. A la Bibliothèque Nationale, p. Ye 168-172. Dix tomes en cinq volumes.

qui retourne à l'ancien format in-16, jugé par Gabriel Buon (bel exemple de fidélité d'un éditeur à un auteur et d'un auteur à un éditeur) plus propice à sa diffusion parmi les jeunes et vrais lettrés : disparaissent treize sonnets, quinze odes, deux pièces du Bocage Royal de 1584, deux Mascarades, ce qui n'est point dommage, quatre Élégies, une Épitaphe. Ces pertes ne sont que partiellement compensées par trois morceaux en prose et vingt-sept pièces nouvelles, parmi lesquelles Les Derniers vers de P. de Ronsard (t. V, pp. 103-106), qui déjà avaient paru en plaquette sous ce titre et qui contiennent l'étonnante pièce :

Je n'ay plus que les os, un schelette je semble.

Dix ans après, en 1597, les mêmes exécuteurs testamentaires donnent une neuvième édition collective, et J. Galland seul, Claude Binet étant mort en 1600<sup>1</sup>, une dixième en 1604, une onzième et une douzième en 1612. J. Galland était mort en 1612 et cependant dès 1617 paraissait chez Nicolas Buon, une treizième édition collective, suivie au tome VI d'un Recueil des pièces retranchées et de neuf pièces inédites. Et puis c'est tout, comme édition collective ancienne : on s'arrête à treize, chiffre fatal. Déjà s'engage, autour de la couronne de laurier déposée sur le tombeau, une lutte dont elle est l'enjeu entre les tenants de Malherbe et du Classicisme et les représentants attardés du Ronsardisme. C'est Jean de Schelandre<sup>2</sup> lançant en 1628, à la veille de la publication posthume des Œuvres de Malherbe, cette déclaration de guerre :

J'aime du Bartas et Ronsard

et c'est Théophile de Viau, qui, un peu plus tôt, avait dit<sup>3</sup> :

Malherbe a très bien faict mais il a faict pour luy...  
J'ayme sa renommée et non pas sa leçon.

Quarante ans plus tard, la bataille est définitivement gagnée par les néo-classiques et Boileau pourra exécuter le cadavre avec

1. Tableau chronologique, p. 73.

2. Gustave COHEN : *Ecrivains français en Hollande*, Paris, Champion, 1920, p. 134.

3. *Ibid.*, p. 258.

tranquillité en son Art Poétique (Chant I, v. 123-130 ; ch. II, v. 21-24) :

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut.

*Il faut attendre deux siècles et la révolution romantique pour voir Ronsard revenir en honneur et Sainte-Beuve offrir au Cénacle, en 1829, à Victor Hugo, un exemplaire de l'Édition de 1604 des Œuvres de Ronsard, avec cette dédicace que m'a montrée mon ami Marcel Bouteron, heureux gardien de ce trésor<sup>1</sup> :*

*« Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard. Le très humble commentateur de Ronsard. — S. B. »*

*Près de vingt ans s'écoulaient encore avant que, de 1857 à 1867, Prosper Blanchemain nous gratifie de la première édition collective moderne des Œuvres de Ronsard en huit volumes de la jolie bibliothèque elzévirienne, sur beau papier et à couverture de toile rouge bien connue. Elle a été fort critiquée, mais a rendu bien des services, surtout jusqu'à la publication de 1887 à 1893 de l'édition Marty-Laveaux chez Lemerre, en six volumes in-8°.*

*Enfin Laumonier vint. Il y a quelque chose de touchant et de bienfaisant dans ce don entier d'une personne à une autre à travers les temps, ce dévouement lointain d'un bon serviteur à son maître, qui entretient la maison de ce dernier et en fait un temple à sa gloire. Après avoir classé ses textes dans son Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard (Paris, Hachette, 1911, in-8°) et avoir soutenu en Sorbonne, avec éclat, sa thèse sur Ronsard poète lyrique (Paris, Hachette, 1909 2<sup>e</sup> éd. 1923) Paul Laumonier donne une réédition complétée de l'édition de Marty-Laveaux (Paris, Lemerre, 1914-1919, huit volumes in-8°), fondée comme celle-ci sur le dernier texte revu par l'auteur, celui de 1584. Enfin il s'attelle, pour la Société des Textes français modernes, à une édition, fondée au contraire sur le texte princeps, suivi en note de toutes les variantes des éditions ultérieures et pourvu d'une annotation savante, précieuse non pas seulement pour l'éclaircissement de la pensée, mais surtout pour la recherche de ses*

---

1. A la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly ; cf. aussi A. CHESNIER DU CHESNE : *Le Ronsard de Victor Hugo*, Paris, G. Crès, 1929, in-8°.

sources. Commencée en 1914, elle en est aujourd'hui à son tome XIV, paru en 1949 chez Didier et qui nous mène aux publications de 1565-1567.

Sur ces entrefaites, sans parler des Choix publiés par P. de Nolbac et d'autres, parut chez Garnier, en 1923 et 1924, en sept volumes, l'édition du regretté bibliophile lyonnais Vaganay. (Voir le Tombeau de H. Vaganay, Lyon, 1937).

Et maintenant voici la dernière en date, la plus commode assurément par ses dimensions réduites à deux volumes et sa présentation, qui est celle de la Pléiade française. J'en veux marquer moi-même les autres qualités et aussi les défauts.

Les défauts, ce sont : l'absence de numérotation des vers, à quoi nous suppléons partiellement, pour retrouver les renvois des notes, par un gabarit mobile encarté dans chaque tome, l'absence aussi de références dans le Glossaire et l'omission partielle des sources et des variantes, si sagement établies par P. Laumonier dans son édition de Hachette-Droz, à laquelle je renvoie sans cesse.

Les qualités, par contre, sont : une lecture plus facile obtenue par la distinction de *i* et de *j*, de *u* et de *v* ; la substitution du romain à l'italique empêchant la confusion de *s* et de *f* ; la division des strophes obtenue par l'emploi judicieux de l'alinéa ou du blanc ; une ponctuation modernisée substituée aux fantaisies des typographes du XVI<sup>e</sup> siècle qui abusent des guillemets pour les vers à retenir, et qui n'en usent point, non plus que des deux points, gaspillés par ailleurs, pour introduire les paroles des personnages ; enfin l'emploi constant des titres courants. Qu'on y ajoute, si l'on veut bien, un commentaire perpétuel facultatif destiné à élucider des vers que l'abus de la mythologie, l'intempérance du néologisme et l'obscurité voulue, rendent parfois difficiles. Là où je n'ai pas compris, j'ai eu le courage de le dire, pour que d'autres plus heureux, ou plus habiles, m'éclairerent.

Puis-je observer qu'après avoir ainsi vécu, pendant des mois et des mois, avec le grand Vendômois, cohabité avec sa pensée, mimé pour ainsi dire, selon l'expression d'Audiat, ses sentiments et ses réalisations, j'en ai conçu une plus haute et plus fervente admiration ? Ronsard est bien de ces écrivains dont le contact est toujours profitable et chez qui on aperçoit toujours, à un plus intime examen, plus de génie, des traits plus rares, des inspirations plus larges, des harmonies plus sonores, qu'on n'avait pas aperçus tout d'abord. J'avais déjà mis, en 1924, comme une coquetterie, dans mon Ronsard, sa Vie et son

*Œuvre, à tracer la courbe de l'évolution sans cesse renouvelée de ce créateur inspiré, qui ne sait imiter qu'en métamorphosant comme d'un coup de baguette magique, sans citer ses trois pièces les plus célèbres : « Mignonne, allons voir si la rose... », « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle... », « Escoute Bâcheron, arrête un peu le bras... », qui représentent, pour la plupart des hommes et des femmes, trente-cinq années de production poétique, de 1550 à 1585. Mais que de vers d'ample vol ou de fine ciselure, que d'heureuses pensées ou d'évocatrices comparaisons leur échappent ! Ils les trouveront désormais dans cette édition que j'offre à ceux qui lisent, à ceux qui aiment, à ceux qui croient que la poésie reste parmi les arts une des plus précieuses valeurs humaines, où s'accordent le Verbe et le Chant, la musique des Sphères et celle de l'Amour.*

GUSTAVE COHEN

*Professeur en Sorbonne.*